

MAISON FONDÉE EN 1842

Le Propagateur

Bulletin bibliographique de la



No 79, Rue St - Jacques
MONTREAL, (Canada)

No 20, Rue Mechanic
WORCESTER, Mass.

FRANÇOISE

(Mademoiselle Robertine Barry)



Depuis quelques années, nous publions, dans chaque numéro de notre journal, la biographie de l'un des écrivains les plus distingués et les plus féconds du monde littéraire de notre jeune pays. A la suite de ces travailleurs infatigables, dont quelques-uns eurent à vaincre des difficultés de toutes sortes, pour laisser à notre nationalité un nombre d'œuvres d'un grand mérite, pourquoi ne ferions-nous pas, de temps à autre, une petite place à nos femmes de lettres ? Car nous avons des canadiennes, qui, ayant des aptitudes pour les études sérieuses en histoire et en littérature, et, se sentant du goût pour l'art d'écrire en un langage correct et élégant, ont depuis un certain nombre d'années consacré leurs talents et leur travail à donner à leurs compatriotes, les unes des romans historiques d'une réelle valeur, d'autres des causeries intéressantes, parsemées de conseils d'un à propos tel qu'on eût dit que l'auteur ne l'avait pas dit exprès, d'autres encore des anecdotes charmantes toujours égrenées au coin de l'élégance et du bon goût.

C'est de l'une de nos femmes-écrivains les plus distinguées que nous voulons parler aujourd'hui, en rappelant au public littéraire le souvenir de FRANÇOISE, de son vrai nom Robertine Barry, enlevée, comme on le sait, depuis un peu plus de deux ans à ses parents et à sa patrie.

Robertine Barry naquit aux Escoumins, comté du Saguenay, le 28 février 1866, du mariage de John Edmund Barry et de Aglaé Gagnon.

De cinq à dix ans elle fréquenta l'école de son village dont elle fut un touchant souvenir : "Je n'oublierai jamais ma première institutrice, Mademoiselle P. B., disait-elle un jour à l'une de ses amies ; elle m'a expliqué avec tant de patience et de talent pédagogique les éléments de ma grammaire."

À dix ans elle entra chez les Sœurs de Jésus-Marie, aux Trois

Pistoles. C'est là que, jeune encore, elle commença à tenir son journal et à développer ses aptitudes littéraires, aidée en cela par les lectures choisies que ces excellentes religieuses savent procurer à leurs élèves. Mais ce fut surtout pendant son séjour au pensionnat des Ursulines de Québec, où elle entra au cours de sa quinzième année, que Françoise trouva à satisfaire ses goûts de culture intellectuelle et se prépara à la carrière qui convenait à sa nature énergique. Ses maîtresses ont constaté dès lors et plus d'une fois dans la suite, même avec quelque surprise, l'indépendance peu ordinaire de son caractère et cette persévérance dans ses entreprises qui lui faisaient braver tous les obstacles.

En 1891, Françoise entra à "La Patrie". Elle fut la première canadienne qui collabora à un journal, et devint populaire en peu de temps. Ses jolies chroniques dénotent une vaillante qui ne craint pas le travail. On aimait la franchise avec laquelle elle disait ce que lui révélait son rare esprit d'observation. Voici ce qu'elle écrivait un jour de Ste-Catherine, en comparant la vraie gaieté d'autrefois à la froide étiquette de nos jours : "Les plaisirs ne nous conviennent plus, c'est nous qui les invitons sur des cartes, en leur assignant des heures ! Et ces petits génies, qui avaient leurs coudées franches jadis, ne s'accommodent pas beaucoup du cérémonial d'aujourd'hui et refusent souvent d'être présents à nos fêtes. Ma belle Catherine, qu'avez-vous fait de votre charme !" N'est-ce pas joli ?

Entre temps, Françoise collabora aussi avec succès à la "Revue Nationale" et à la "Revue Canadienne."

"Fleurs Champêtres" — publié en 1895, est une collection de charmantes nouvelles où les mœurs simples de nos habitants des campagnes sont peintes sur le vif.

A suivre à la page 12